

C'était mon héros. Je l'aurais suivi pas à pas comme son ombre toute la journée tant je trouvais intéressante la moindre de ses actions. Mais lui, tout en m'aimant bien, me trouvait fatigant, parce que je n'arrêtais pas de le questionner: "et pourquoi ceci? et pourquoi cela ?"

Les après-midi d'été, lorsqu'il se rendait à la campagne pour s'occuper de son vignoble, je me postais sur sa route pour qu'il m'emmène dans sa *Simca 8* qui provenait certainement d'une vente aux enchères des Domaines et qui ne pouvait pas ne pas avoir subi l'inévitable rodage de soupapes, baptême du cambouis rituel qu'il administrait à toutes ses nouvelles conquêtes à quatre roues et arbre à cames en tête. Un jour j'ai même eu droit, sur la piste en terre qui conduisait au domaine, à ma première leçon de conduite au volant de cette même *Simca*. Une autre jour, passager cette fois, je transgressais avec lui le code de la route en faisant une pointe à 170 km/heure sur deux kilomètres d'une ligne droite pour une fois exempte de moutons bipolaires et de carrioles erratiques, dans l'*Alfa Romeo Giulietta* (double arbre à cames en tête) dont il venait de roder les soupapes.

À la ferme, on pensait être arrivés à Capharnaüm; car la logique implacable de ce mécanomaniac avait ordonné tout les objets dans un ordre aux voies impénétrables pour le commun des mortels, mais que lui, Dieu tout puissant de ces lieux, d'ailleurs il s'appelait Sauveur, maîtrisait à l'évidence.

Dehors, contre le mur principal, une chose oblongue en contreplaqué s'appliquait à pourrir malgré la qualité de l'okoumé. J'appris que c'était le fuselage d'un *Pou-du-Ciel*, que lui et son frère ne désespéraient pas de voir voler un jour, lorsqu'ils auraient monté sur cette carcasse le moteur Volkswagen (trouvé aux Domaines?) qui était prévu pour aller avec. En attendant, mon oncle prenait des cours de pilotage... Je crois que le projet a été supplanté par la transformation d'un *GMC* de l' Armée américaine (les Domaines? les Stocks américains? combien de cylindres? combien de soupapes?) en camion-benne pour le

transport du raisin lors des vendanges. Les vendanges! Autre époque délicieuse, on rentrait au village – déjà saoulés par le moût qui sortait de la presse – à dix ou onze heures du soir, et, en plus, avec l'espoir de voir un lièvre figé sur place dans la lumière des phares.

Il y avait un chien à la campagne qui gâchait le bonheur – quasi total à mes yeux. Attaché à un piquet à une vingtaine de mètres de la maison, il tirait en permanence sur sa chaîne en aboyant comme un fou chaque fois qu'il m'apercevait. Ce *no boy's land* me posait problème. Mais, je ne sais toujours pas pourquoi ("et pourquoi !"), j'étais attiré malgré la peur. Je finis par m'approcher petit à petit. Miracle, plus j'avançais, plus le bâtard se calmait. Lorsque j'approchai ma main pour le caresser, il se laissa faire...

La seule autre frayeur dont je me souviens: étant allé pisser contre un mur en ruine je vis et entendis tout à la fois, frôlant la pointe de mes chaussures, un serpent passer à toute allure. Lequel des deux était le plus effrayé?

Riccardo di Costa